

TANIZAKI Jun'ichirô

Dans l'œil du démon

Roman traduit du japonais
par Patrick Honoré et Ryoko Sekiguchi



Éditions Picquier

Sonomura ne faisait pas mystère des troubles mentaux qui se transmettaient dans sa famille et je savais depuis longtemps la véritable mesure de raison et de folie qu'il y avait en lui. Son degré de « je fais ce qui me plaît », aussi. C'était donc en parfaite connaissance de cause que je le fréquentais. Mais ce matin-là, comment ne pas être effaré au coup de téléphone que je reçus de sa part. Cette fois, il était devenu fou, cela ne faisait plus aucun doute. La montée de sève de ce mois de juin maussade et étouffant – et l'on dit que c'est la période de l'année où se déclarent le plus grand nombre de maladies psychiatriques – avait dû lui porter au cerveau. Il fallait au moins cela pour expliquer ce coup de fil, et je le pris pour un fait acquis.

Il devait être dix heures ce matin-là.

— Takahashi ? C'est toi ? s'écria Sonomura, comme sursautant au son de ma voix.

Cela suffit pour me faire comprendre l'état d'excitation dans lequel il se trouvait.

— Rapplique vite. Aujourd'hui, Je veux te montrer quelque chose.

— Dommage, mais aujourd'hui, je ne peux pas. Un magazine m'a commandé une nouvelle, je dois absolument terminer le manuscrit pour deux heures de l'après-midi. Je ne me suis pas couché de la nuit.

Je ne mentais pas. Je n'avais pas posé le stylographe depuis la veille au soir, sans prendre le moindre repos. Alors me faire convoquer sans même avoir le temps de me retourner par ce fils de riche de Sonomura qui disposait de tout le temps libre qu'il voulait, soi-disant pour me « montrer quelque chose », pour le coup, cela dépassait un peu les bornes.

— Ah oui. Mais ce n'est pas grave, tu n'es pas obligé de venir tout de suite. Tu n'as qu'à finir ton truc pour deux heures et tu rappliques fissa. Je t'attends jusqu'à trois heures.

Oh, ce qu'il m'énervait.

— Non, écoute, aujourd'hui, ça ne va pas être possible. Je viens de te le dire, je n'ai pas

dormi de la nuit, alors une fois mon manuscrit achevé, je vais prendre un bain et me coucher. Je ne sais pas ce que c'est que ce truc que tu veux me montrer, mais ça peut bien attendre jusqu'à demain, non ?

— Eh bien non, justement, c'est aujourd'hui ou jamais. Mais tant pis, si tu ne peux pas, j'irai seul, que veux-tu... entama Sonomura avant de baisser la voix et de continuer, presque dans un murmure : Mais secret absolu, il serait très ennuyeux que tu t'en ouvres à qui que ce soit, vois-tu. Au milieu de la nuit, vers une heure du matin, quelque part dans Tokyo, un forfait... que dis-je un forfait, un meurtre va être commis. Et moi, j'ai bien envie de m'y préparer dès maintenant, pour me rendre sur place avec toi et y assister, qu'en dis-tu ? Tu n'as pas envie de voir ça ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Commis ? De quoi parles-tu ?

Je n'en croyais pas mes oreilles et dus lui faire répéter.

— Un meurtre... *Murder*. Un assassinat, te dis-je !

— Et comment se fait-il que tu sois au courant ? Qui va tuer qui ?

J'avais involontairement haussé le ton. Je sursautai à ma propre voix et me retournai,

alarmé. Par chance, personne de ma famille ne semblait avoir entendu.

— Ce ne sont pas des choses à dire à haute voix au téléphone... Qui tuera qui, je l'ignore, d'ailleurs, je ne peux pas te donner les détails au téléphone. Mais il se trouve que j'ai appris que cette nuit, en un certain lieu, pour une certaine raison, une certaine personne va en assassiner une autre. Un crime qui ne me concerne en rien, cela va sans dire, je n'ai donc aucunement la responsabilité d'agir, ni pour l'empêcher, ni pour le dénoncer. Je souhaite simplement assister à la scène en secret. Or, si tu viens avec moi, d'abord je me sentirai plus à l'aise, et puis n'est-ce pas plus intéressant que de rester à la maison à écrire des romans ?

Sonomura avait parlé d'un ton étrangement calme et tranquille.

Son flegme, voilà ce qui me faisait douter de l'état mental du bonhomme. Il en était encore au milieu de ses explications quand je fus pris de palpitations d'effroi. Non, mais tu n'es pas un peu malade de parler sérieusement de ce genre de choses ? Tu es devenu fou ou quoi ? J'étais si inquiet pour lui, j'avais si peur que cela lui arrive un jour, que dans un instant de panique le mot avait tout à fait pu franchir mes lèvres.

Sonomura vivait en décadent, ce que lui permettaient sa fortune et son oisiveté. Ces derniers temps, lassé des loisirs ordinaires, il montrait une passion coupable pour le cinéma et les romans policiers, ce qui l'amenait à passer le plus clair de son temps dans son imagination, dans un état de mutisme proche de l'hébétude. Nous voilà bien, me dis-je alors que se dressaient tous les poils de mon corps, à force de tirer sur la corde de son imagination, sa démente s'est déclenchée.

J'étais son seul véritable ami, ses parents n'étaient plus de ce monde, il n'avait ni femme ni enfant. Riche à centaines de milliers, sa vie était solitaire au point que, s'il devenait fou pour de bon, il ne se trouverait personne d'autre que moi pour le prendre en charge. Eviter autant que possible de le froisser, et donc achever mon travail le plus vite possible pour me rendre auprès de lui, c'était la moindre des choses que je pouvais faire pour lui.

— Ah, effectivement, vu comme cela... Bon, je viendrai avec toi mais attends-moi, s'il te plaît. J'aurai terminé à deux heures, je pense pouvoir être chez toi avant trois heures. Evidemment, trente minutes, voire une heure de retard ne sont pas à exclure. Mais je t'en supplie, ne bouge pas

tant que je ne suis pas arrivé, c'est entendu ? lui dis-je, inquiet à l'idée qu'il puisse sortir seul de chez lui. Je serai là à quatre heures au plus tard, alors tu ne fais rien d'ici là, c'est bien clair ? Pas de blague, hein ?

Je ne coupai la communication qu'après avoir répété et lui avoir fait acquiescer.

De cet instant – à quoi bon le cacher – jusqu'à deux heures de l'après-midi, j'eus beau faire mon possible pour me concentrer sur mon manuscrit, mon esprit était dans une telle confusion que toute mon attention se trouvait aiguillée dans une tout autre direction. Je bâclai un texte sans même savoir ce que je faisais, laissant mon stylographe noircir tout seul le papier.

Je dois aider ce fou. En qualité de son seul et unique ami, c'était pour moi un devoir. Mais cette perspective n'avait rien de particulièrement gratifiant. En premier lieu, parce que je n'étais moi-même pas si bien placé pour aider Sonomura, vu la fragilité de ma propre santé mentale. Pour moi comme pour lui, la saison des feuilles nouvelles était bien souvent une période d'atroce faiblesse nerveuse, et cette année déjà, à plusieurs reprises j'en avais vu les signes avant-coureurs. A rendre visite à ce fou je risquais fort de me faire refiler sa maladie. Comme dit le

proverbe, on a vu souvent le chasseur de momie revenir momie.

Et puis, admettons que cette histoire d'assassinat soit sérieuse – c'était évidemment trop stupide pour être vrai, mais supposons –, loin de moi la curiosité ni même le courage d'assister à ce genre de scène. Devant un tel spectacle, il était à peu près certain que je perdrais la tête plus vite encore que Sonomura. En vérité, je ne me forçais à lui rendre visite que par respect pour les liens d'amitié qui nous liaient, pour m'informer de son état, et rien d'autre.

Il était tout juste deux heures passées de dix minutes quand j'achevai mon manuscrit. D'ordinaire, je me trouvais tellement exténué par ma nuit blanche que je dormais comme une masse au moins jusqu'au soir. Mais j'avais rendez-vous à quatre heures et le temps pressait. L'excitation m'avait sans doute ôté le sommeil. J'avalai un verre de vin pour me revigorer, je passai un pardessus d'été de laine indigo pour la première fois de la saison et je pris le tramway de la station Hakusan-ue, direction Mita. La maison de Sonomura se trouvait à Yamauchi, dans le district du parc Shiba.

C'est au milieu des secousses du tramway qu'une idée pour le moins étrange se fit jour en

moi. Cette histoire que Sonomura m'avait contée au téléphone n'était-elle pas un mensonge pur et simple? Ce soi-disant assassinat qui devait être perpétré cette nuit en un lieu de la ville, il pouvait l'avoir imaginé lui-même. Auquel cas, s'il avait besoin que je l'accompagne jusqu'au lieu du crime, c'était précisément pour que son idée se réalise. Autrement dit, n'était-ce pas tout bonnement moi, oui, moi, que Sonomura projetait d'assassiner, cette nuit, dans un endroit quelconque? « Je vais te montrer un assassinat », avait-il dit pour m'attirer. Et pour cause, c'était mon assassinat de ses propres mains qu'il comptait me montrer! Certes, j'y allais peut-être un peu fort, c'était totalement farfelu, mais je ne parvenais pas à repousser ma présomption comme une pure fiction. Bien entendu, je ne pensais pas avoir mérité de devenir la victime de cette mauvaise pièce de grand-guignol. Je n'avais jamais rien fait pour m'attirer sa haine, fût-ce sur un malentendu. Et il aurait beau chercher, en toute rationalité, il ne trouverait pas la moindre justification pour m'assassiner. Sauf que s'il était effectivement devenu dément, qui pouvait prétendre que ma présomption était infondée? Qui trouverait inconcevable qu'un homme rendu fou par la lecture d'absurdes romans dont

les héros sont des criminels ou des détectives ait soudain la lubie d'assassiner son meilleur ami? Loin d'être inconcevable, c'était même tout à fait à prévoir.

Je voulus descendre du tramway toutes affaires cessantes. Un instant, mon cœur avait cessé de battre, j'avais le visage trempé d'une sueur glaciale. Quand, soudain, une seconde pensée horrible m'envahit, tel un tsunami.

Mais... ne suis-je pas devenu complètement fou, moi aussi, de me mettre dans des états pareils? Voilà qu'il m'a refilé sa maladie par téléphone, avec son histoire!

Je me mis à trembler, tant ce danger-ci semblait plus substantiel que le précédent. J'étais prêt à tout plutôt que d'avoir à reconnaître que j'étais fou, aussi m'appliquai-je à toute force à déloger de mon cerveau l'idée qui y était apparue.

Ça n'a ni queue ni tête, enfin, je me fais des idées. Sonomura m'a dit que le crime qui devait être perpétré cette nuit ne le concernait aucunement et qu'il ne connaissait ni l'assassin, ni la victime, qu'il en avait simplement eu vent. A l'évidence, cela veut dire qu'il n'a pas l'intention de me tuer. Nous sommes bien dans le cas de figure où, sous le coup d'une démence subite, il prend une idée qui lui est

venue spontanément pour la réalité et se dit qu'il a envie d'y assister avec moi, c'est l'explication la plus naturelle et voilà tout. Pourquoi imaginer autre chose? Quel imbécile je fais, alors! grommelai-je en prenant le parti de me moquer de ma nervosité.

Je descendis donc du tramway normalement à Onarimon. Néanmoins, incapable de me décider à me présenter à lui, je passai une première fois devant la maison Sonomura sans m'arrêter, fis deux ou trois allers-retours entre le Daimon et le Sanmon, les deux portails du temple Zôjôji, jusqu'à ce que, à court d'hésitations, je me décide enfin à revenir chez lui, et advienne que pourra.

Dans le salon occidental, j'ouvris la porte luxueusement décorée de son bureau de travail et le trouvai à faire les cent pas d'un air inquiet, surveillant d'un regard torve une pendule posée sur le manteau de la cheminée. Par le plus grand des hasards, celle-ci indiquait précisément quatre heures. Sonomura, grand et mince, dans un seyant costume occidental, élégante veste noire sur pantalon à sobres rayures verticales, cravate blanche armurée surpiquée de vert retenue par une épingle d'alexandrite, était manifestement prêt à sortir en ville. Il adorait les bijoux et, à

son doigt fin et délié, une bague de perle fine et aigue-marine scintillait à la lumière, alors qu'une turquoise comme un œil d'insecte ballottait sur sa poitrine au bout de sa chaîne à gousset en or.

— Quatre heures pile, merci d'être venu! dit-il en se retournant vers moi.

Cela me donna l'occasion d'observer plus particulièrement la couleur de sa pupille. Or, je dois dire que, bien que ses yeux portassent indéniablement la couleur de la maladie, celle-ci n'était pas plus vive que d'habitude, ni ne montrait aucun signe de crise.

Quelque peu rassuré, je me posai donc dans un bon fauteuil à un coin de la pièce et déclarai, en allumant une cigarette pour paraître plus détendu :

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire? Est-ce vrai?

— Parfaitement vrai. J'en ai la preuve, répondit-il d'un ton assuré, sans cesser d'arpenter la pièce en long et en large.

— Allons, allons, arrête donc de marcher dans tous les sens comme cela, assieds-toi et raconte-moi en détail. Le crime dont tu as parlé doit être commis au milieu de la nuit, rien ne presse!

J'étais fermement décidé à calmer son emportement de façon graduelle, en prenant bien soin de ne pas le contrarier.

— C'est que, j'en ai la preuve mais quelques doutes demeurent encore concernant l'endroit exact. C'est pourquoi il faut absolument aller repérer les lieux avant qu'il ne fasse nuit. Je ne pense pas qu'il y ait le moindre danger, mais je te prierais de venir avec moi.

— Certainement, c'est bien pour cela que je suis venu, je ne fais aucune objection à t'accompagner. Mais c'est tout de même embêtant si tu ne sais pas où les choses doivent se passer...

— Non, non. Je sais où cela aura lieu. Selon mes déductions, ce ne peut être qu'à Mukôjima, me répondit-il en marchant à grands pas, l'air enchanté de sa « preuve », bien différent de son habituel air taciturne et maussade.

— Et comment le sais-tu, que cela doit avoir lieu à Mukôjima?

— Je te raconterai cela plus tard, pour l'instant dépêche-toi, nous sortons. Assister à un meurtre, tu te rends compte? L'occasion est unique, il ne s'agit pas de la rater!

— Allons, si tu connais l'endroit, tout va bien, inutile de se presser. Il faut à peine trente minutes en taxi pour aller à Mukôjima, d'autant

plus que les jours sont longs en cette saison, nous en avons encore bien pour deux ou trois heures de clarté. Tu peux m'expliquer tout ça avant d'y aller. Si je t'accompagne mais que tu ne me dis rien, tu seras le seul à t'amuser, pour moi cela n'aura rien d'intéressant !

Il faut croire que mon argumentation trouva une résonance même dans son cerveau dérangé, car Sonomura opina distinctement du nez.

— Bon, alors vite fait...

Il s'assit dans le fauteuil en face de moi d'un air renfrogné, sans lâcher la pendule des yeux. Puis il fouilla la poche intérieure de sa veste et en sortit un morceau de papier occidental froissé qu'il déploya et posa sur la table à thé en marbre.

— Voici la preuve dont je te parle. J'ai ramassé ce morceau de papier avant-hier soir, dans un endroit assez singulier, regarde bien ces signes, toi aussi tu dois pouvoir les reconnaître.

Il parlait comme pour me soumettre une énigme, avec un demi-sourire à donner froid dans le dos, me regardant dans les yeux par en dessous.

Des chiffres et des signes, comme une formule mathématique, étaient tracés au crayon sur plusieurs lignes : 6^* ; 48^*634 ; $\ddagger 1$; $48\ddagger 85$; $4\ddagger 12$, $\ddagger\ddagger 45$...

Je ne reconnaissais rien du tout, cela va sans dire. Si jusqu'à cet instant précis j'avais conservé quelques doutes sur la condition mentale de Sonomura, les derniers s'étaient envolés devant ce bout de papier qu'il avait ramassé je ne sais où et qu'il tenait mordicus pour la preuve d'un crime, désolé pour lui.

— Qu'est-ce que cela peut bien être? Je n'ai aucune idée de ce que cela signifie. Tu sais lire ces signes, toi? demandai-je d'une voix tremblante, pâle comme un linge.

— Tu n'es pas très cultivé, pour un homme de lettres, dis donc... répliqua-t-il en éclatant de rire, avant de poursuivre, sur un ton doctoral plein de morgue: N'as-tu donc jamais lu la célèbre nouvelle d'Edgar Poe, *Le scarabée d'or*? Si tu l'as lue, il est inimaginable que ces signes ne te rappellent pas quelque chose...

Malheureusement, je n'avais lu que deux ou trois romans de Poe. J'avais entendu dire que *Le scarabée d'or* était particulièrement intéressant, mais je n'en connaissais pas l'histoire.

— Ah, évidemment, si tu ne l'as pas lu, ce message n'a pas de signification pour toi. Voici rapidement ce que ça raconte... Jadis, un pirate du nom de Capitaine Kidd a enfoui en un certain lieu de Caroline du Sud un butin d'or

et de pierres précieuses et a indiqué le lieu de sa cachette en langage codé. Plus tard, un homme appelé William Legrand, habitant l'île Sullivan, découvre par hasard le message, parvient à le déchiffrer et trouve le trésor. Voilà à peu près résumée l'histoire mais le point le plus intéressant de la nouvelle réside dans la description de la façon dont Legrand parvient à décoder le message. Des explications d'une précision extrême. Evidemment, avant-hier, quand j'ai trouvé ce message, j'ai immédiatement reconnu les signes mêmes du pirate et je me suis dit que ce message ne pouvait que parler d'un complot, ou d'un crime. C'est pourquoi j'ai pris la peine de le ramasser et de le ramener chez moi.

N'ayant pas lu la nouvelle en question, il m'était difficile de dire dans quelle mesure l'explication de Sonomura était sensée. J'étais bien obligé de me fier à sa culture et à sa mémoire.

— Ma foi... cela devient de plus en plus intéressant! Alors, où as-tu ramassé ce papier? lui demandai-je afin de l'amener à poursuivre son récit, sur le ton de la mère qui montre de l'intérêt pour le babil de son enfant.

Néanmoins, faire revenir à la raison un savant fou qui fait pression sur un ignorant est chose

fort difficile à opérer. Quelles sornettes va-t-il encore me sortir ? me dis-je.

— Voici comment j'en suis arrivé à me procurer ce papier. Sache qu'avant-hier soir aux environs de sept heures, comme à mon habitude, j'occupais seul un fauteuil de première classe au théâtre de l'Asakusa Kôen Club, à regarder un film de cinématographe. Comme tu le sais certainement, là-bas, seuls les deux ou trois premiers rangs de fauteuils de première classe sont mixtes, les rangs suivants sont exclusivement pour hommes. Or, nous étions samedi soir et il y avait énormément de monde quand je pénétraï dans la salle, au parterre comme au balcon. Je remarquai un fauteuil au milieu du premier rang pour hommes et m'y frayai un chemin. Autrement dit, j'étais assis très précisément à la limite entre les fauteuils hommes et les fauteuils mixtes. Devant moi se trouvaient de nombreux couples. Au début, je ne remarquai rien de spécial. Mais au bout d'un moment, je compris qu'une scène étrange se déroulait devant mes yeux et, délaissant le film, je me mis à observer très attentivement. Trois personnes occupaient les sièges devant moi. La salle était bondée, des spectateurs regardaient le film debout, même parmi les rangs de première

classe, formant une haie compacte. L'espace était absolument noir...

Je ne distinguais donc pas les visages des trois personnes devant moi, mais je pouvais néanmoins discerner de dos à leur silhouette que l'une des trois était une femme avec un chignon et que les deux autres étaient des hommes. A la masse conséquente des cheveux de la femme, tellement abondants qu'ils donnaient chaud à voir, j'en déduisis qu'elle devait être relativement jeune. L'un des hommes avait les cheveux séparés par une raie très marquée, ceux de l'autre étaient coupés en une brosse impeccable. La femme au chignon était assise à droite, l'homme à la raie était au milieu, celui aux cheveux en brosse à gauche. On pouvait donc imaginer que la femme à droite était l'épouse de l'homme du milieu, ou sa maîtresse, en tout état de cause ces deux-là formaient un couple, et l'homme de gauche pouvait être un ami ou une relation quelconque de l'autre... Toi-même ne viendras pas dire que j'ai eu tort d'imaginer cela, n'est-ce pas? Si la femme avait eu la même relation avec les deux hommes, elle se serait placée entre eux deux, à défaut de quoi, c'est bien l'homme le plus intime avec elle qui devait se trouver au milieu... Nous sommes d'accord, n'est-ce pas?

— Certes, mais je te trouve bien pointilleux sur les relations de cette femme ? lui demandai-je, amusé par sa façon d'expliquer ces évidences sur le ton du grand détective.

— Eh bien, il se trouve que les relations de la femme vont s'avérer d'une importance capitale pour notre histoire. Car l'étrange scène dont je te parle, c'est ce qui se passait entre la femme et l'homme aux cheveux en brosse à gauche, qui se touchaient, s'étreignaient les doigts derrière leurs fauteuils, sans que l'homme au centre s'aperçoive de rien. La femme traçait d'abord du bout du doigt des sortes de signes sur le dos de la main de l'homme, puis l'homme écrivait sa réponse sur la main de la femme. Tous deux s'adonnèrent à ce manège un bon moment...

— Je vois, ils se fixaient rendez-vous en cachette de l'autre, j'imagine. Mais cela n'a rien de bien exceptionnel, il me paraît pour le moins exagéré de parler de « scène étrange ».

— ... Pour ma part, je voulais déchiffrer ces signes, et je restais les yeux fixés sur les mouvements de leurs doigts...

Sonomura poursuivait son discours pour lui-même comme si ma remarque peu enthousiaste n'avait même pas atteint ses oreilles.

— Leurs doigts continuaient à former des signes faits de traits extrêmement simples. Il me fut facile de comprendre qu'ils communiquaient en caractères *katakana*. D'autant plus que, par le plus grand des hasards, l'homme du milieu se trouvait précisément assis devant moi, et les deux autres étant assis de part et d'autre, leurs échanges se produisaient très exactement devant mon nez. A peine avais-je deviné qu'il s'agissait de caractères *katakana* que la femme entreprit de nouveaux mouvements sur la main de l'homme. Je ne quittais pas leurs doigts du regard, pour en suivre les traces. Je réussis à déchiffrer douze caractères qui formaient les mots : *Non, pas le poison, plutôt le lacet*. Mais l'homme à qui elle s'adressait ne semblait pas comprendre et elle répéta une seconde fois, puis une troisième, signe après signe, le même message avec insistance. Enfin, l'homme saisit le sens du message et écrivit sur la main de la femme : *Quand?* A quoi la femme répondit : *Dans deux ou trois jours...* Soudain, sans doute sur un mouvement fortuit de l'homme du milieu, tous deux retirèrent précipitamment leurs mains et firent semblant de s'intéresser au film. Leur communication secrète n'alla malheureusement pas plus loin. Mais tout de même, que pouvaient

bien vouloir dire ces douze caractères *Non, pas le poison, plutôt le lacet?* Si cela s'était limité à *Mais quand? Dans quelques jours*, cela aurait pu se comprendre comme une promesse de rendez-vous, mais les mots *poison* et *lacet* ne sont pas d'un grand usage pour un simple rendez-vous. Il est clair que la femme discutait des détails d'un horrible crime avec l'homme. *Je ne veux pas que tu l'empoisonnes, étrangle-le...* voilà ce qu'elle lui enjoignait de faire.

Quiconque n'aurait pas été informé des troubles mentaux de Sonomura aurait certainement pris son explication pour la vérité. C'était tellement logique, tellement bien construit. Moi-même, je faillis m'y laisser prendre. Mais réfléchissons-y un peu mieux : qui serait assez stupide pour fomenter un assassinat en échangeant des messages en *katakana* au milieu de la foule, fût-elle plongée dans le noir ? A l'évidence, Sonomura avait eu une sorte de vision, il avait détourné le sens de banals messages parce que c'était ce qu'il avait envie de voir. Je n'avais besoin que d'un mot pour détruire ses illusions. Cependant, je voulais surveiller mon ami à loisir afin de juger à quel point il était déjà dérangé, aussi ne lui coupai-je la parole que par mon silence.